

NICOLAS TRUONG



Le projet Luciole

Nicolas Truong s'inscrit avec ce projet à l'encontre d'un certain cynisme désenchanté qui semble dominer notre époque. Le « Projet Luciole » cherche donc à faire entrevoir ce que seraient de nouvelles « Lumières » contemporaines, loin du catastrophisme ou de l'aquibonisme dans lequel s'est enfermée une large partie de la théorie critique postmoderne.

Inferno : Il s'agit dans Le Projet Luciole d'expérimenter sur le plateau une représentation entre théâtre et philosophie, de donner chair à des textes du champ de la philosophie, vous nommez cela « théâtre philosophique », pouvez-vous esquisser une définition de cette forme ?

Nicolas Truong : On pourrait dire qu'il n'y a pas de théâtre philosophique en tant que tel. J'ai voulu mettre cela en avant pour que les spectateurs puissent être informés sur ce qu'est le *Projet Luciole*. J'appelle cela théâtre philosophique au sens où l'on fait du théâtre avec de la philosophie. On essaye de produire par des interventions scéniques et des agencements scénographiques, un montage issu de textes philosophiques. De cela doit ressortir quelque chose de théâtral avec cette pensée constituée principalement de textes philosophiques, mais également quelque chose de l'ordre de la philosophie sur cette scène, produite dans une manière de théâtraliser la pensée philosophique et particulièrement la pensée critique. Lorsque le théâtre prend appui sur la philosophie en règle générale, on assiste à l'adaptation des plus grands textes de la philosophie.

On a adapté par exemple les dialogues de Platon relativement souvent, beaucoup l'ont fait à l'image du « Banquet ». On peut voir aussi de la mise en espace de la lecture performance de certains grands textes issus de la philosophie.

Mais moi je ne me considère pas comme un metteur en scène originel, un créateur d'images incroyables tel Roméo Castellucci ou Peter Brook. Je ne me sentais donc pas de transfigurer la « Phénoménologie de l'Esprit » de Hegel et d'arriver à avoir une telle force scénique, une telle direction d'acteurs que je puisse rendre théâtrale, intelligible, même dans son introduction.

Par ailleurs, la forme du dialogue semble être quelque chose d'évident dans la philosophie, et cela de Platon à jusqu'à Voltaire. Le dialogue est un genre à part entière de la philosophie, mais il semble toujours manquer quelque chose de l'ordre de l'ellipse pour que ce soit à mon sens du théâtre. Je me suis dit d'une part qu'il y avait une sorte de théâtralité dans la pensée philosophique qui est un peu spécifique. Cette particularité, on peut la faire entendre non pas en adaptant un texte dans son ensemble, mais en le mettant en dialogue, en correspondance avec d'autres textes. Plus de 40 auteurs sont présents dans

Le Projet Luciole
de Nicolas Truong :
Présenté sous la
forme d'une pièce
courte de 35 mi-
nutes dans le cadre
du *Sujet à vif*, au
festival d'Avignon,
du 9 au 15 juillet
2012, le *Projet
Luciole* est créé
sous sa forme
complète au Festi-
val d'Avignon 2013,
à la chapelle des
Pénitents Blancs.



le *Projet Luciole*. J'ai réalisé l'agencement, le montage et le collage de ces textes. La pensée critique plus que la philosophie va occuper une place qui m'est chère dans ce tissu de textes. Ainsi, j'ai voulu mettre en scène la pensée critique dont une grande partie est philosophique mais pas uniquement. Avec cette question en arrière-plan : Comment peut-on d'un côté faire du théâtre avec de la philosophie et de l'autre, comment peut-on rendre la théâtralité à la pensée critique ?

Je tente d'esquisser une réponse en prenant soin d'éviter deux écueils possibles : d'un côté à adapter des textes philosophiques au théâtre, il manque nécessairement quelque chose, et de l'autre la pensée critique dans le champ culturel est soit minorée, soit taxée de pensée de gauchiste vaine, ou encore statufiée, et non plus mise en discussion. Le dernier cas attire fortement mon attention, il suffit presque aujourd'hui dans certains endroits de citer Agamben, Rancière, Žižek selon les modes, pour que cela devienne des arguments d'autorité dans la sphère culturelle. Les citer permet presque aujourd'hui de légitimer un propos artistique, une proposition chorégraphique, culturelle, esthétique.

A l'inverse, je souhaite montrer que cette pensée critique est vivante et théâtrale, parce qu'elle est en dialogue permanent. Par exemple, si on s'arrête sur la pensée de Derrida, on peut lire qu'Habermas dans un chapitre extrait de « discours philosophique de la modernité » ferraille avec lui et Derrida ferraille avec Foucault sur l'histoire de la folie. Je voulais un petit peu montrer comment ces textes peuvent se répondre, s'entrechoquer ou être en correspondance. Prenez l'expérience de Walter Benjamin que reprend Agamben disant que celle-ci a été détruite, on ne peut plus voir une exposition, plus jouer, contempler un tableau avec des circonstances produites par le tourisme culturel tel qu'il s'organise aujourd'hui. Je voulais mettre ces pensées en correspondance, faire des échos, mais aussi les remettre en question, et cela me semblait théâtral, en tous cas dans le montage.

Je me disais que quelque chose manquait du fait d'être un observateur au théâtre des idées et du fait d'avoir vu œuvrer des metteurs en scène. Je me suis dit que là, il y avait quelque chose à faire. Il y a une demande philosophique, comme le disait Jacques Bouveresse, et un possible théâtral qui n'a pas été encore exploré de ce côté-ci. J'ai compris que l'on pouvait fonctionner par collage, par montage et faire du théâtre avec ça pour y extraire dans cet agencement toute la théâtralité de la pensée critique. Les textes eux-mêmes relèvent de la théâtralité même s'ils ne sont pas faits pour l'oral.

Donc pour résumer notre « théâtre philosophique » tente de mettre en scène la pensée critique et d'articuler une théâtralité propre à cette pensée.

Inferno : Quel sens a pris l'image des lucioles dans ce projet et comment l'avez-vous relié à tout un pan de la pensée critique ?

Nicolas Truong : Tout cela a émergé lors de ma lecture de *Survivance des Lucioles* de Georges Didi-Huberman. D'ailleurs son point de départ est celui de la pièce. Dans ce livre, il suit à la trace une piste de la pensée critique contemporaine que l'on pourrait qualifier de noire, de catastrophiste, pour ensuite la réfuter. Il revient sur les lucioles que Pasolini a vues en 1941 sur une colline italienne, lorsqu'il était tout jeune, symbolisant pour lui le désir, la communauté, la ruralité, la résistance et qui se trouvait en face d'un projecteur fasciste évident. Avant, d'être assassiné en 1975 dans une lettre, il écrit que les lucioles ont disparu des nuits italiennes, la pollution les a tuées, mais aussi le fascisme libéral, très Berlusconi, les a anéanties. Georges Didi-Huberman tire un peu ce fil-là, pour dire que d'autres ont pensé cela comme Walter Benjamin, Agamben, Debord. Mais il renverse ces propos, pour dire qu'au contraire les lucioles n'ont pas disparu. On suit ce mouvement-là, et je me suis dit à la lecture de ce texte que l'on pouvait raconter presque toute l'histoire de la pensée critique à travers cette histoire de lucioles, notamment cette histoire de jeux d'ombre et de lumière. Finalement ce que l'on a appelé la théorie critique de L'École de Francfort et même la déconstruction, a consisté à dire qu'au fond, la philosophie des lumières nous a aveuglé par le fait qu'elle voulait tout rendre intelligible par la raison et donc, il faut chercher comme Adorno, Horkheimer, à refaire toute l'histoire pour montrer comment on a oublié une certaine rationalité. Comment une manière subjective a été débordée par quelque chose d'objectif, d'instrumental ? Comment la pensée éclairée a quelque part tout anéanti ? La déconstruction dira la même chose, pour elle il faut tamiser la lumière et chercher dans les marges, Derrida me revient là en tête. Il faut retrouver les traces d'objets entre raison et sommeil. Georges Didi-Huberman dit quelque chose de cet ordre là.

On peut appréhender également un courant, plus solaire, totalement différent comme Bouveresse ou Badiou, tous deux auteurs présents. Badiou, lui, déclare dans son « Manifeste pour la philosophie » à ses amis philosophes : « Attendez, vous nous dites que la philosophie n'est plus possible, mais il semble n'y avoir que les philosophes qui plaident coupables. Les historiens, eux, prospèrent en toute innocence, les sociologues, personne ne leur demande quoi que ce soit, et vous, vous êtes là, à vous dire que vous êtes responsables de tous les crimes commis au XXème siècle ! Vous concluez que la raison serait totalisante et donc totalitaire et il faudrait en finir même avec la philosophie, le système. » Certes Badiou, sur le terrain politique, a pu être aveuglé aux yeux de certains mais il nous dit qu'aujourd'hui on peut être encore platonicien, sortir de la caverne ; il y a des vérités, la philosophie sert à telle et telle condition, elle travaille cela dans des textes comme *Logique des Mondes*, *L'Être et L'Événement*, etc.

Et de l'autre, on peut voir Bouveresse, pas du tout sur le même avis politique ni philosophique, mais qui nous dit que la philosophie est en train de se dévorer elle-même, de la même manière, il affirme que l'on peut construire en terme de vérité, de rationalité. Pour prendre une métaphore plus théâtrale, imagée, on peut vivre encore au grand jour de la raison, à sa lumière.



Ou encore, un courant comme celui de Rancière, affirme que c'est dans la nuit que les prolétaires œuvrent à la lumière. Ces ouvriers qui entre 1830 et 1840, après avoir travaillé le jour entier, pensent et créent la nuit et gagnent ainsi leur lumière. Les bourgeois et les hommes de lettres pourtant bienveillants jugeaient qu'ils n'avaient pas à faire des alexandrins, de la grande poésie, mais des chants pour le travail et les fêtes populaires.

Ce mouvement me frappe dans la pensée critique, on part de l'extinction des feux vers cette idée de recherche de lumières qui se trouvent autour. J'aimerais montrer qu'il y a des survivances, des images lucioles, présentes dans cette pensée critique. Dès lors, ce qui dominera sera quelque chose de dialectique, on fait dialoguer par exemple Debord et Rancière sur le terrain du spectacle.

Inferno : Comment avez-vous travaillé à cela, aussi bien au niveau de la direction d'acteurs qu'à la rencontre avec ces auteurs ?

Nicolas Truong : Ils sont principalement deux à être présents sur le plateau. On travaille ainsi sur la figure du couple, de deux personnes en dialogue. En fait, ce sont des personnages conceptuels, ils n'incarnent aucun auteur, ils vivent de ces paroles, ce ne sont pas des rencontres entre deux auteurs. On utilise toutes les figures, du coup on peut se permettre de faire des choses qui sont presque issues du théâtre dramatique, qui sont en interactions sur scène. Elles portent la parole d'un auteur dans des registres différents. Nicolas Bouchaud n'est pas très connu pour faire des choses non théâtrales, incarner des textes de l'ordre de la pensée philosophique, mais il me demandait lors d'émissions, des conseils de livres d'auteurs philosophiques notamment sur le matérialisme, si ma mémoire est bonne. Il est un grand lecteur de philosophie en dehors du plateau, il lit Agemben, Rancière, etc. Il a une façon de dire ça, comme on pourrait commander un café au restaurant. La participation de Judith Henry, ce n'est pas un hasard non plus, on l'avait reçue à France Culture pour lire *Survivance des lucioles*. De plus, elle a monté pas mal de choses non théâtrales plus tournées du côté de la philosophie. D'emblée Judith et Nicolas dans ce projet ont voulu casser le quatrième mur, allant à l'endroit de la fausse conférence. Au début, je prends la parole à la façon du « théâtre des idées » et j'annonce les auteurs qui vont être présents sur le plateau, des livres vont tomber d'une fenêtre plus ou moins régulièrement et selon un débit qui variera. Je présente les auteurs pour que ce ne soit pas quelque chose de légendé. On voulait sortir du clin d'œil et de l'entre soi.

Il va y avoir des textes que l'on pourrait qualifier de lourds mais cela doit rester joyeux, car on voit une jubilation dans le fait de penser, de se renvoyer la balle. On veut créer l'espace scénique comme on produit un terrain de jeux en construction. Quelque chose de l'ordre de la boîte à outils pour reprendre Deleuze, devrait œuvrer sur le plateau. On veut montrer qu'il y a une véritable jubilation à penser, on joue tantôt la joute, la complicité, la dépression philosophique. Nous ne sommes pas à l'intérieur d'un cadre très codifié, cela permet beaucoup de liberté. On aimerait se rapprocher d'un théâtre post-dramatique avec cette pensée critique et faire poindre la beauté de ces textes, dans leur construction même théorique. Une effervescence habite ces textes, sans avoir forcément lu « La nuit des prolétaires », on peut faire émerger la charge émotive de ces auteurs, pour que puisse exister des moments extraordinaires qui sont à fleur dans ces textes. On veut qu'existe des choses qui peuvent relever de l'épiphanie, on peut voir ça chez Deleuze notamment, ou au contraire quelque chose de sanglant, de péremptoire, de nostalgique comme c'est le cas avec Debord.

Propos recueillis par Quentin Margne

Visuels : 1 Nicolas Truong - 2 Nicolas Bouchaud - 3 Nicolas Bouchaud, Judith Henry et Nicolas Truong lors de la présentation du Projet Luciole en 2012 dans « Sujets à vif » / Photos C. Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.